

Sous la main de l'autre

Film de Vincent Detours & Dominique Henry

INTENTIONS DE REALISATION

« Je comprenais à peine les questions. Je ne sais même pas si c'était des questions. C'était des cris, des sortes de cris, des accusations, des coups. Je ne sais même pas s'ils voulaient obtenir des informations, ou s'ils voulaient m'épuiser physiquement. Tu es traité comme un animal. L'idée de la torture pour ces régimes de dictatures, c'est anéantir la personne. Ils te torturent, ils crient sur toi, ils t'humilient, ils veulent te détruire à la limite de la mort. »

Ainsi s'exprimait Carlos Poma Cruz¹ dans notre documentaire radio *Quando empieza la noche*². Carlos, citoyen péruvien, torturé sous Fujimori³, était innocent. Comment a-t-il résisté ? Comment des personnes sont-elles capables de faire cela à d'autres personnes ? Pourquoi le font-elles ? Dans quels buts ? Pourquoi ses bourreaux ne l'ont-ils pas simplement tué ? Autant de questions si l'on veut essayer de comprendre, de réduire l'emprise de la torture et un jour l'éradiquer.

La question de l'encadrement juridique de la torture – autrement dit de sa légalisation – est régulièrement soulevée en Europe et aux Etats-Unis. Un officier français s'exprimait en ces termes⁴ :

« 11 septembre 2001 : trois mille civils innocents tués ! [...] Et s'ils avaient eu une arme de destruction massive ? Et si l'on avait arrêté la veille l'un des terroristes et qu'il refusait de parler ? La menace change de nature. Un doute s'insinue : l'article 2 de la Convention internationale contre la torture de 1984 ne reconnaît aucune circonstance exceptionnelle pour justifier la torture. Ne souffre-t-elle aucune exception ? ».

¹ Carlos Poma Cruz fut arrêté alors qu'il aidait un ami à quitter le MRTA avec l'aide de la FIDH. Il fut torturé pendant 15 jours et emprisonné pendant 8 ans. Il n'avait aucun lien avec le MRTA.

² <http://www.detourshenry.eu/fr/cuando.html>

³ Alberto Fujimori a été condamné à vingt-cinq ans de prison le 7 avril 2009. Il a été reconnu coupable de violations des Droits de l'Homme, notamment de massacres de civils perpétrés par des escadrons de la mort durant sa présidence (1990-2000).

⁴ *« Torture, cas de conscience : Le dilemme des deux immoralités. L'éthique de responsabilité confrontée au terrorisme »* Casoar, n°173, avril 2004. Le Casoar est la revue des officiers de l'armée de terre française.

L'argument de la « bombe à retardement » dont il s'agit ici est ancré dans l'imaginaire collectif par des films et des séries telles que *24 heures chrono*⁵, où des terroristes fous sont neutralisés *in extremis* lors « d'interrogatoires musclés »⁶. L'idée de la torture comme un mal nécessaire augmente dans l'opinion publique. En coulisses, les spécialistes tentent de rendre légaux le simulacre de meurtre par noyade et autres techniques violentes.

Les études militaires ou historiques sur le sujet montrent que l'information obtenue sous la torture n'est pas fiable⁷. Le scénario de la bombe à retardement est par ailleurs irréaliste : le renseignement est un travail laborieux et de longue haleine, il n'y a que dans les films que les enquêteurs arrêtent les terroristes *in extremis*⁸. Dans l'immense majorité des cas la torture ne sert pas à faire parler, mais bien à faire taire définitivement la victime et terroriser son groupe d'appartenance.

Les effets de la torture ne s'arrêtent pas avec la fin des sévices. Les victimes souffrent de dépression, d'insupportables maux de tête, d'accès de colère, de cauchemars, de réminiscences ultra réalistes de leur calvaire, etc. Les approches psychologiques dont le postulat est que les troubles mentaux ont des causes internes à la psyché du patient ne leur donneront jamais les clés de leur reconstruction identitaire.

Suite à son travail avec des victimes de tortures, l'ethnopsychiatre Françoise Sironi a renoncé aux approches thérapeutiques classiques et a défini le concept de traumatisme intentionnel. Ce traumatisme intentionnel induit par le bourreau et voulu par un système politique peut ressurgir 15 ans, 20 ans plus tard. Les patients de Françoise Sironi ont été torturés par toutes sortes de régimes, dans diverses circonstances et pourtant une réalité universelle émerge de leurs expériences : à travers la personne singulière qu'il torture, le tortionnaire veut atteindre le groupe d'appartenance de sa victime. L'approche de Françoise Sironi vise à libérer le patient de l'emprise durable de son bourreau en l'amenant à analyser la mécanique sous-

⁵ Cette série TV (titre original : *24*) a montré 42 séances de torture durant les six premières saisons. Elle a reçu de nombreux Emmy Awards.

⁶ Selon une étude du Parents Television Council, les actes de tortures montrés en prime time sur les majors américaines étaient de 228 en 2003.

⁷ Pour exemple : Raphaëlle Branche, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie*, Gallimard.

⁸ Interviewé par le New Yorker (19/2/2007) Bob Cochran, producteur de *24 heures*, explique : « La plupart des experts en terrorisme vous diront que l'argument de "la bombe à retardement" n'arrive jamais dans la vie réelle. Mais dans notre série cela arrive chaque semaine. »

jacente au comportement de son tortionnaire. Dans le cadre de la séance thérapeutique, la victime parle de son bourreau et le bourreau parle encore à travers la bouche de sa victime. Les recherches de Françoise Sironi portent aussi sur les processus psychologiques qui, dans certains contextes politiques, transforment un homme en bourreau. Elle fut chargée de l'expertise psychologique de Duch, ancien responsable du camp Khmers Rouges S21, lors de son procès.

Pendant de longs mois nous avons filmé, au sein du centre Appartenances en Suisse les psychothérapies de personnes anéanties « **par la main de l'autre** », des personnes qui luttent pour se libérer de l'emprise de la torture. Des archives des interventions de Duch lors de son procès et des dépositions de Françoise Sironi devant le tribunal montées en contre-point des séances de psychothérapies éclairent les ressorts psychiques et politiques sous-jacents aux exactions d'un système tortionnaire.

Le dispositif thérapeutique au centre de **Sous la main de l'autre** transcende les limites du simple témoignage : il évite l'écueil des récits d'horreur qui assomment le spectateur et distillent en lui un sentiment d'impuissance. Les protagonistes du film osent se mettre à nu; ils osent une transformation en profondeur de leur être et affrontent leurs peurs avec un courage extraordinairement touchant et inspirant. Les forces vitales qui leur ont permis de rester en vie sont époustouflantes. **Sous la main de l'autre** n'édulcore en aucune façon l'horreur de la torture, pourtant c'est un film fondamentalement optimiste. Mais cet optimisme quant aux capacités de l'Homme n'exclut pas la colère envers ceux qui cherchent sa destruction.

A l'heure des replis culturels réactionnaires, nous pensons ce film centré sur le travail thérapeutique comme un acte politique fort. Il montre comment l'acte de torture s'inscrit durablement dans la tête et le corps d'un homme, dans son histoire familiale et sociale et expose par là-même son véritable but.

Le film touche aussi notre responsabilité de citoyens d'une « terre d'asile ». En effet, l'un des facteurs majeurs de stress pour les patients que nous avons suivis et qui ressort périodiquement en séance de thérapie est celui du droit d'asile. D'une part, le psychologue doit informer les services de l'immigration de l'état psychique de ses patients. D'autre part, le comportement de ces services renvoie les patients à la fragilité de leur identité profondément attaquée dans leur pays et ensuite niée dans le pays d'accueil. La

perspective de l'expulsion les maintient dans l'angoisse de nouvelles persécutions. Certains d'entre eux, expulsés vers leur pays d'origine, sont à nouveau arrêtés et torturés. Seule la reconnaissance de leur souffrance par la société d'accueil peut amener un sentiment de justice et à un équilibre nécessaire pour « s'ouvrir » à un processus d'apaisement.

Enfin il y a la question de l'altérité. « *C'était mon voisin !* » dira une victime. Un déterminant religieux, culturel, ethnique ou politique est désigné, qui permet à un pouvoir de fabriquer assez facilement une situation manichéenne et de créer deux catégories : les bons et les mauvais comme le dit très simplement avec ses mots un des bourreaux filmés qui apparaît dans le film: « *Quand ça me revient, je me pose beaucoup de questions. Je trouve qu'il y en a d'autres qui sont innocents. Et là, c'est...Là, ça me révolte encore contre le chef.* » Il ne faut pas oublier que durant la guerre d'Algérie, en quelques semaines, de jeunes recrues françaises se sont transformées en bourreaux expérimentés...

Il serait simpliste et naïf de dire que nous n'avons à faire qu'à des pervers sadiques sans humanité (comme ce fut communiqué dans les médias au moment d'Abu Ghraïb). Ce discours occulte les mécanismes sous-jacents à la pratique de la torture. On ne naît pas bourreau, on le devient, comme en témoigne Duch lors de son procès: « *J'ai acquis de l'expérience. J'ai voulu interroger une personne en faisant des essais. Ça m'a pris un mois.../...Pour la plupart des autres cas que j'ai interrogés, j'ai donné des directives. J'expliquais la manière d'interroger et je dirigeais les tortures.* » Regarder le bourreau en face, c'est reconnaître en lui sa part d'humanité. En réhabilitant l'homme dans le bourreau, on ne le banalise pas, on ne le déculpabilise pas, mais on comprend qu'il faut être extrêmement vigilant vis-à-vis de nous-mêmes. Cela n'arrive pas qu'aux autres.

Bien au-delà d'une simple dénonciation de la torture, nous voulons montrer comment, en exorcisant leurs souffrances, les victimes et les bourreaux mettent au jour la volonté politique délibérément destructrice qui les fabrique – souvent au nom de la sécurité du citoyen, voire de la démocratie.